

QU'EST-CE QUE LES LUMIÈRES ?

Gerhardt Stenger*

Au milieu du XVIII^e siècle, en 1751 très précisément, la publication du premier tome de l'*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* semblait consacrer le triomphe d'un mouvement intellectuel apparu au grand jour quelques années plus tôt¹ mais dont les racines plongent dans les dernières décennies du siècle précédent². Huit ans plus tard, l'ouvrage est supprimé par le gouvernement, puis condamné par le Parlement de Paris et mis à l'index par le pape Clément XIII ; les « philosophes » sont réduits au silence. C'est alors que l'ancien codirecteur de l'*Encyclopédie*, qui avait prudemment renoncé à cette fonction dès 1758, publie un *Essai sur les éléments de philosophie* dans lequel le premier chapitre, intitulé « Tableau de l'esprit humain au milieu du dix-huitième siècle », est consacré à ce qui fait selon l'auteur l'originalité de son époque. D'Alembert a parfaitement conscience de vivre non seulement dans une époque particulière, mais aussi d'être arrivé à un moment crucial de son siècle. En regardant en arrière, il constate que depuis la fin du Moyen-Âge, c'est au milieu de chaque siècle que se produisirent les changements les plus significatifs :

« Il semble que depuis environ trois cents ans, la nature ait destiné le milieu de chaque siècle à être l'époque d'une révolution dans l'esprit humain. La prise de Constantinople au milieu du quinzième siècle a fait renaître les lettres en Occident. Le milieu du seizième a vu changer rapidement la religion et le système d'une grande partie de l'Europe ; les nouveaux dogmes des réformateurs, soutenus d'une part et combattus de l'autre avec cette chaleur que les intérêts de Dieu bien ou mal entendus peuvent seuls inspirer aux hommes, ont également forcé leurs partisans et leurs adversaires à s'instruire ; l'émulation animée par ce grand motif a multiplié les connaissances en tout genre ; et la lumière, née du sein de l'erreur et du trouble, s'est répandue sur les objets même qui paraissaient les plus étran-

* Enseignant-chercheur à l'Université de Nantes. Membre du CA de l'Union rationaliste

¹ Les ouvrages de la deuxième génération des « philosophes », des Diderot, Rousseau, La Mettrie, Condillac, Buffon etc., sans oublier les aînés Montesquieu et Voltaire, virent le jour à partir de 1745.

² La période qui s'étend de 1680 à 1720, parfois appelée « aube des lumières », est marquée par les œuvres de Pierre Bayle et de Fontenelle, ainsi que par la littérature dite clandestine.

gers à ces disputes. Enfin Descartes au milieu du dix-septième siècle a fondé une nouvelle philosophie, persécutée d'abord avec fureur, embrassée ensuite avec superstition, et réduite aujourd'hui à ce qu'elle contient d'utile et de vrai. »³

Selon d'Alembert, chaque milieu de siècle, depuis trois cents ans, est marqué par ce qu'il appelle une « révolution dans l'esprit humain », c'est-à-dire une mutation intellectuelle provoquée par une accumulation de nouvelles connaissances. La Renaissance en Italie a reçu un deuxième souffle grâce à l'arrivée de savants byzantins après la prise de Constantinople par les Turcs ; la Réforme luthérienne a surtout été portée par les humanistes du xvi^e siècle ; enfin, le rationalisme classique doit beaucoup aux découvertes scientifiques de Descartes et de ses prédécesseurs. Depuis trois cents ans, écrit d'Alembert en substance, nous assistons à un renouvellement complet des arts, de la religion et de la philosophie, et c'est sur cette dernière qu'il va braquer son projecteur maintenant :

« Si on examine sans prévention l'état actuel de nos connaissances, on ne peut disconvenir des progrès de la philosophie parmi nous. La science de la nature acquiert de jour en jour de nouvelles richesses : la géométrie en reculant ses limites, a porté son flambeau dans les parties de la physique qui se trouvaient le plus près d'elle ; le vrai système du monde a été connu, développé et perfectionné ; la même sagacité qui s'était assujetti les mouvements des corps célestes, s'est portée sur les corps qui nous environnent ; en appliquant la géométrie à l'étude de ces corps, ou en essayant de l'y appliquer, on a su apercevoir et fixer les avantages et les abus de cet emploi ; en un mot depuis la Terre jusqu'à Saturne, depuis l'histoire des cieux jusqu'à celle des insectes, la physique a changé de face. Avec elle presque toutes les autres sciences ont pris une nouvelle forme [...]. »⁴

Ce que l'on constate tout d'abord en lisant ce texte, c'est qu'au xviii^e siècle, la philosophie n'est pas encore séparée des sciences dites exactes ; elle englobe notamment les mathématiques (qu'on appelle alors la « géométrie »), la physique, l'astronomie, et même la biologie naissante. Il est significatif que d'Alembert place les mathématiques au premier plan : l'ultime critère de vérité scientifique n'est plus la Révélation, ce sont les mathématiques. C'est là l'héritage principal de Descartes et de Galilée qui ont révolutionné la science moderne en la soumettant à la mesure et au calcul. Galilée a comparé la Nature à un livre, que la science a pour but de déchiffrer. Et

³ D'Alembert, *Essai sur les éléments de philosophie*, Paris, Fayard, 1986 [1759], p. 9-10.

⁴ *Ibid.*, p. 10-11.

l'alphabet qui permet de lire cet ouvrage, d'arracher à l'univers ses secrets, ce sont les mathématiques : faire de la physique, comprendre et expliquer la nature, c'est d'abord calculer, faire des mathématiques⁵. Galilée, mais aussi Descartes et Newton, ont inauguré au xvii^e siècle une révolution dans la philosophie et les sciences qui n'a pas son pareil au siècle des Lumières. L'originalité de ce siècle est donc ailleurs, et d'Alembert la définit de la manière suivante :

« [...] l'invention et l'usage d'une nouvelle méthode de philosopher, l'espèce d'enthousiasme qui accompagne les découvertes, une certaine élévation d'idées que produit en nous le spectacle de l'univers ; toutes ces causes ont dû exciter dans les esprits une fermentation vive ; cette fermentation agissant en tout sens par sa nature, s'est portée avec une espèce de violence sur tout ce qui s'est offert à elle, comme un fleuve qui a brisé ses digues. [...] Ainsi depuis les principes des sciences profanes jusqu'aux fondements de la révélation, depuis la métaphysique jusqu'aux matières de goût, depuis la musique jusqu'à la morale, depuis les disputes scolastiques des théologiens jusqu'aux objets du commerce, depuis les droits des princes jusqu'à ceux des peuples, depuis la loi naturelle jusqu'aux lois arbitraires des nations, en un mot depuis les questions qui nous touchent davantage jusqu'à celles qui nous intéressent le plus faiblement, tout a été discuté, analysé, agité du moins. Une nouvelle lumière sur quelques objets, une nouvelle obscurité sur plusieurs, a été le fruit ou la suite de cette effervescence générale des esprits, comme l'effet du flux et reflux de l'océan est d'apporter sur le rivage quelques matières, et d'en éloigner les autres. »⁶

Ce qui ressort clairement de ce passage, c'est que le xviii^e siècle est avant tout le siècle de la *critique*. Le mot n'est pas prononcé, mais l'idée y est omniprésente. Critiquer, au sens étymologique du mot, ne signifie pas désapprouver, mais discerner : discerner le vrai du faux, le juste de l'injuste, le vraisemblable du douteux, etc. Au xvii^e siècle, les grands philosophes construisaient des systèmes philosophiques cohérents, bâtis sur des principes évidents et des vérités indiscutables. Au xviii^e siècle, connaître, c'est d'abord se libérer de ce qui empêche de connaître, à savoir les préjugés, les certitudes traditionnelles. Critiquer, au xviii^e siècle, c'est discuter et analyser la tradition, c'est, dit d'Alembert, « agiter » (c'est-à-dire mettre en doute) les vérités les plus sacrées. L'esprit critique, cette « effervescence générale des esprits » qui ne s'arrête devant rien, ni devant la

⁵ Voir R. Zouckermann, *Galilée, penseur libre*, Paris, Éditions de l'Union Rationaliste, 1968, p. 62.

⁶ *Op. cit.*, p. 11-12.

Révélation, ni devant les droits des princes, est le premier signe distinctif du siècle des Lumières.

Le deuxième signe distinctif, c'est l'absence de certitude définitive, en tout cas chez les meilleurs penseurs, ce qui est le contraire de l'esprit dogmatique. Prenons pour témoin le terme même de « Lumières ». Qu'est-ce qu'on observe ? Premièrement, que ce n'est pas un mot en -isme. Nous avons le cartésianisme, le spinozisme, le rationalisme, le romantisme, le matérialisme, le socialisme, le fascisme, le surréalisme, le structuralisme, etc. etc. Mais il y a « les Lumières »⁷. Au pluriel parce que les Lumières sont plurielles. « On doit exiger de moi que je cherche la vérité, écrivait Diderot au début de sa carrière, mais non que je la trouve »⁸. Les Lumières marquent l'abandon définitif de la référence aux dogmes et, plus généralement, à tout argument d'autorité. Tout en rejetant les autorités, sacrées ou non, les philosophes soulignent les limites de la connaissance rationnelle. Depuis le Moyen-Âge, toute une tradition associait la métaphore de la lumière du soleil à l'entendement omniscient de Dieu⁹ : « la situation de toute créature à l'égard de Dieu, affirma par exemple saint Thomas, est celle même de l'air en face du soleil qui l'éclaire. Le soleil, par sa propre nature, est étincelant de lumière : l'air devient lumineux en participant de la lumière du soleil, sans pour autant participer de sa nature »¹⁰. Le 17^e siècle institua avec Descartes, Spinoza et les autres philosophes dits rationalistes, le triomphe de la lumière « naturelle », de la raison, sur la lumière divine : on expliquait l'homme, le monde et l'univers « de manière géométrique », c'est-à-dire selon la méthode hypothético-déductive. Descartes reprit la métaphore du soleil mais l'appliqua au rapport de l'entendement humain à ses objets : étant donné que l'esprit humain ne varie pas selon l'objet connu, la sagesse humaine, écrivit-il, n'« emprunte pas [des objets des sciences] plus de distinctions que la lumière du soleil n'en emprunte à la variété des choses qu'il éclaire »¹¹. Au tournant du siècle, l'emploi métaphorique du

⁷ Sur le terme allemand *Aufklärung*, l'équivalent du mot « Lumières », voir *Qu'est-ce que les Lumières ?* Choix de textes, traduction, préface et notes de Jean Mondot, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1991, p. 8.

⁸ Diderot, *Pensées philosophiques*, éd. Jean-Claude Bourdin, Paris, GF Flammarion, 2007 [1746], p. 74.

⁹ Rappelons que la lumière et Dieu sont confondus dans l'introduction placée en tête de l'Évangile de Jean (1.4-1.9). Voir aussi Jn 12.35-36.

¹⁰ Saint Thomas, *Somme théologique*, éd. Albert Raulin, Paris, Éditions du Cerf, 1984, t. I, p. 851 (Ia, qu. 104, art. I, concl.).

¹¹ Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*, éd. J. Sirven, Paris, Vrin, 1994, p. 2.

mot « lumière » est devenu parfaitement normal¹² ; en Angleterre, la philosophie de l'empirisme précise les possibilités, et surtout les limites, de la connaissance rationnelle. Soucieux de ne rien avancer qui ne puisse être vérifié par l'expérience, les philosophes empiristes s'efforcent d'éliminer toute affirmation indémontrable du champ de la philosophie. Les Lumières admettent que le champ d'application de la raison est limité. Loin de faire aveuglément confiance aux pouvoirs illimités de la raison, on s'interroge plutôt sur ce que l'esprit peut connaître et sur ce qu'il doit rejeter ou considérer comme au-delà de sa faculté. Certains domaines restent inconnaissables : d'une façon générale, il s'agit de ceux qui, au-delà de toute expérience possible, relèvent de la métaphysique. De plus, le type de certitudes auxquelles accède l'être humain est relatif à la nature de ses facultés. Autrement dit, l'homme ne connaît pas le monde et les phénomènes tels qu'ils sont, mais tels qu'ils lui apparaissent. Des certitudes n'en sont pas moins établies, mais elles changent de statut. Toute ambition d'un savoir de nature métaphysique paraît désormais illusoire. La grandeur des Lumières consiste précisément en ce qu'elles croient que la raison ne peut pas prétendre à un savoir absolu ; elles sont plurielles en ce qu'elles se satisfont de certitudes relatives. Elles acceptent de ne pas tout comprendre et surtout de ne pas comprendre les principes ultimes. Il s'ensuit que les philosophes des Lumières ne veulent pas délivrer un message en forme de dogme, ils veulent inciter les hommes à penser par eux-mêmes, à tirer eux-mêmes les conclusions qui s'imposent à eux. « Les livres les plus utiles, écrit Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique*, sont ceux dont les lecteurs font eux-mêmes la moitié : ils étendent les pensées dont on leur présente le germe, ils corrigent ce qui leur semble défectueux, et fortifient par leurs réflexions ce qui leur paraît faible »¹³. Les Lumières ne constituent pas une école avec un fondateur, il n'y a pas de corpus de doctrine bien défini, ou de manifeste. Certes, on parle souvent du siècle de Voltaire, mais Voltaire n'était pas le chef de file des Lumières. Les Lumières ont été portées par Voltaire, mais elles n'avaient pas besoin de Voltaire pour exister.

Au milieu du XVII^e siècle, l'homme pascalien ressentait une angoisse terrible devant l'espace qui offrait le spectacle vertigineux de son immensité et de son vide. Un siècle plus tard, les philosophes tentent de comprendre le monde par la raison et la science. Ils cherchent le comment des choses sans s'interdire de s'interroger sur le pourquoi des formes politiques, des lois ou du destin de l'hom-

¹² Voir Jacques Roger, « La lumière et les lumières », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 20, 1968, p. 167-177.

¹³ Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, éd. Gerhardt Stenger, Paris, GF Flammarion, 2010 [1764-1769], p. 72.

me social. Toutes ces recherches, toutes ces interrogations ont pour but d'organiser ici-bas la quête du bonheur. Plus question de diviser l'homme, de le tourner contre lui-même pour le détourner du monde : passions, sensibilité, raison, amour-propre, vont conduire à la recherche pratique du bonheur. Une science du bonheur s'avère possible, si l'homme connaît et accepte sa véritable nature, qui n'est plus écartelée entre l'ange et la bête, le ciel et la terre, ni viciée par le péché originel. Plutôt que de mépriser l'ici-bas et de raisonner sur nos fins dernières, il faut s'efforcer de bien vivre, en faisant son bonheur et celui des autres. Écoutons Diderot s'adressant à Catherine II de Russie :

« Il n'y a qu'un devoir, c'est d'être heureux. Puisque ma pente naturelle, invincible, inaliénable, est d'être heureux, c'est la source et la source unique de mes vrais devoirs, et la seule base de toute bonne législation. La loi qui prescrit à l'homme une chose contraire à son bonheur est une fausse loi, et il est impossible qu'elle dure. [...] Aucune idée ne nous affecte plus fortement que celle de notre bonheur. Je désirerais donc que la notion de bonheur fût la base fondamentale du catéchisme civil.

Que fait le prêtre dans sa leçon ? Il rapporte tout au bonheur à venir.

Que doit faire le souverain dans la sienne ? Tout rapporter au bonheur présent. »¹⁴

Ce siècle de la raison est aussi celui du bonheur, cette « idée neuve en Europe » selon les célèbres paroles de Saint-Just, qui n'est pas dans un au-delà hypothétique mais se trouve ici-bas, dans la satisfaction des désirs, à commencer par le plus élémentaire, la satisfaction des besoins physiques. Le mal ne découle pas de la nature humaine ou du péché originel, mais de la dépravation des institutions. D'Holbach écrit dans le *Système de la nature* :

« On nous dit que des sauvages pour aplatir la tête de leurs enfants la serrent entre deux planches, et l'empêchent par là de prendre la forme que la nature lui destinait. Il en est à peu près de même de toutes nos institutions ; elles conspirent communément à contrarier la nature, à gêner, détourner, amortir les impulsions qu'elle nous donne, à leur en substituer d'autres qui sont les sources de nos malheurs. Dans presque tous les pays de la terre les peuples sont privés de la vérité, sont repus de mensonges ou de merveilleuses chimères [...]. »¹⁵

¹⁴ Diderot, *Mémoires pour Catherine II*, éd. Paul Vernière, Paris, Garnier, 1966, p. 235-237.

¹⁵ D'Holbach, *Système de la nature*, Londres, 1770, t. I, p. 152.

L'homme apparaît ici assujéti à des forces politiques et religieuses qui n'ont aucun intérêt à ce qu'il s'émancipe de leur tutelle. On comprend pourquoi les Lumières sont moins une philosophie bien définie qu'une émancipation de l'esprit, la décision de tout soumettre au libre examen de la raison. En décembre 1784, le philosophe allemand Kant écrira dans son article « Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ? » paru dans la *Berlinische Monatsschrift* :

« *Les Lumières, c'est pour l'homme sortir d'une minorité qui n'est imputable qu'à lui. La minorité, c'est l'incapacité de se servir de son entendement sans la tutelle d'un autre. C'est à lui seul qu'est imputable cette minorité, dès lors qu'elle ne procède pas du manque d'entendement, mais du manque de résolution et de courage nécessaires pour se servir de son entendement sans la tutelle d'autrui. Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement : telle est donc la devise des Lumières.* »¹⁶

Les Lumières sont pour Kant la libération de l'homme d'un état de dépendance, voire d'asservissement intellectuel dont il porte lui-même la responsabilité. Ce sont la paresse et la lâcheté qui mettent des hommes, intellectuellement majeurs, sous la direction de tuteurs qui se sont eux-mêmes institués tels. C'est si commode d'être mineur ! Un livre possède l'intelligence à ma place ; un directeur spirituel, un professeur, un savant, voire un journaliste ont des connaissances que je n'ai pas. Ainsi, pourvu que je paie ou que je croie, je n'aurai plus aucun effort à accomplir. Et les tuteurs en question veillent à ce que la plus grande partie de l'humanité considère son émancipation, non seulement comme incommode, mais aussi comme dangereuse, en lui signalant les périls qui la guettent au cas où elle refuserait de s'abandonner passivement à l'assentiment d'autrui et se hasarderait à vouloir marcher seule.

Cet état de minorité intellectuelle, souligne le philosophe de Königsberg, n'est imputable qu'à l'homme lui-même, il n'est pas *naturel* : l'homme n'est pas incapable de penser, ce n'est pas un éternel enfant. Descartes l'avait déjà dit : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », ce qui signifiait que « la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes »¹⁷. Un siècle et demi plus tard, Kant ajoute : l'homme n'ose pas penser par lui-même, il n'ose pas se débarras-

¹⁶ Immanuel Kant, « Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ? », dans *Qu'est-ce que les Lumières ?*, *op. cit.*, p. 73.

¹⁷ Descartes, *Discours de la méthode*, éd. Pierre Jacerme, Paris, Éditions Agora, 1990, p. 35.

ser de sa tutelle, et ce manque de courage n'est imputable qu'à lui-même – d'où la devise des Lumières : Aie le courage de te servir de ta raison ! Aie le courage de t'arracher à l'enfance, à l'obscurantisme (antonyme exact du mot « Lumières »), de t'affranchir de toute tutelle ! « Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penser, lance milord Boldmind au comte Médroso dans un savoureux petit dialogue philosophique de Voltaire. Vous êtes né avec de l'esprit ; vous êtes un oiseau dans la cage de l'Inquisition : le Saint-Office vous a rogné les ailes, mais elles peuvent revenir. Celui qui ne sait pas la géométrie peut l'apprendre. Tout homme peut s'instruire. Il est honteux de mettre son âme entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent. Osez penser par vous-même »¹⁸. L'homme dispose d'une faculté qui lui permet de découvrir lui-même des vérités, il n'a plus besoin que *la* lumière divine descende du ciel pour l'éclairer. Les Lumières ne se définissent pas par un dogme ou doctrine unique mais par un effort, par un désir de penser librement. L'homme des Lumières réclame l'autonomie intellectuelle, le droit – naturel – de penser par lui-même, de critiquer librement, c'est-à-dire de chercher le vrai au moyen de la raison, au lieu de se laisser guider les yeux fermés par une autorité. Ce qui est universel, c'est la raison, ce qui est relatif, c'est la tradition, l'autorité ; pour être reconnues, l'autorité et la tradition doivent se soumettre à la lumière de la raison.

Pour quitter leur état d'êtres mineurs, pour s'émanciper des tutelles en tous genres, les hommes ont besoin d'un guide. Ce guide, c'est le « philosophe », figure emblématique du 18^e siècle, idéal humain représentatif d'une époque, d'une culture, d'une société. Ainsi, la Renaissance a trouvé son idéal dans l'humaniste. Le siècle classique a célébré l'honnête homme. Le siècle des Lumières s'incarne, lui, dans le philosophe qui fait de la raison seule le guide de toute réflexion et de toute démarche intellectuelle. Dans un célèbre texte écrit vers 1716-1720 et intitulé *Le Philosophe*, on lit : « Les autres hommes sont emportés par leurs passions sans que les actions qu'ils font soient précédées de la réflexion ; ce sont des hommes qui marchent dans les ténèbres ; au lieu que le philosophe dans ses passions mêmes n'agit qu'après la réflexion : il marche la nuit, mais il est précédé d'un flambeau »¹⁹. C'est la raison et la raison seule qui guide le philosophe ; elle l'éclaire, l'aide à discerner le vrai du faux, et garantit le cheminement du raisonnement. Elle est source de connaissance

¹⁸ Voltaire, article « Liberté de penser » du *Dictionnaire philosophique*, éd. citée, p. 376.

¹⁹ Cité dans *Philosophes sans Dieu. Textes athées clandestins du XVIII^e siècle*, éd. Alain Mothu et Gianluca Mori, Paris, Champion, 2010, p. 28. L'opuscule est généralement attribué au grammairien César Chesneau Du Marsais.

et facteur de modération. Du mot « raison » dérivent en effet « raisonné », « rationnel » et « raisonnable ». Ces trois adjectifs permettent de caractériser le philosophe dans tous ses comportements.

Ainsi, c'est un homme qui réfléchit et qui n'accepte pour vrai que ce dont la vérité a été prouvée par l'observation scientifique des faits, ou par un raisonnement logique. C'est aussi la raison, faculté de modération, qui le conduit à refuser tout dogmatisme, parce qu'il pense que rien n'est plus dangereux que la certitude d'avoir raison. Homme ouvert et dynamique, le philosophe du XVIII^e siècle va de l'avant en refusant le poids du conformisme et des habitudes. De même qu'il rejette le principe d'autorité au nom de la liberté de penser, il récuse les traditions lorsqu'elles constituent un frein au progrès et entravent la marche éclairée de l'humanité. Dans son entreprise de formation des esprits, de vulgarisation du savoir et de contestation politique et sociale, le philosophe du XVIII^e siècle s'oppose à tout ce qui fait entrave aux lumières de la raison. En ce sens, le philosophe apparaît comme l'exemple même de l'écrivain engagé. Censuré, emprisonné, exilé, le philosophe du XVIII^e siècle n'a pas toujours la vie facile ; au XX^e siècle, il a gagné le combat contre ses ennemis car, comme disait De Gaulle à propos de Sartre : « On ne met pas Voltaire en prison ». Au XXI^e siècle, les Lumières sont toujours d'actualité, parce que le fanatisme et l'obscurantisme n'ont pas encore disparu de notre planète. Ici on emprisonne les femmes au nom de la religion et de mœurs ancestrales, là on proclame une nouvelle croisade du Bien contre le Mal. Et à chaque fois, on se réclame de Dieu, on humilie au nom de Dieu, on persécute au nom de Dieu, on assassine au nom de Dieu. Le fanatisme religieux est le fléau de l'humanité, non seulement parce qu'il a mis la terre à feu et à sang, mais parce que les arguments du sens commun sont sans effet devant le fanatique. Il a hélas ! encore de beaux jours devant lui, car « lorsqu'une fois le fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presque incurable ». C'est Voltaire qui l'affirme dans l'article « Fanatisme » du *Dictionnaire philosophique*, et il pose cette question à laquelle nous n'avons toujours pas trouvé de réponse : « Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant²⁰ ? » Il n'y a rien à répondre à cet homme qui croit que la vérité est une, qu'il est en possession de cette vérité et qu'il peut gagner son salut en éradiquant l'erreur. Certes, l'*Infâme* combattue par Voltaire a quitté nos climats après 1789, mais pour réapparaître, deux siècles plus tard, sous d'autres identités aux quatre coins du monde, où elle sévit désormais avec une virulence qu'on

²⁰ Éd. citée, p. 288.

n'eût point prévue il y a une trentaine d'années. Nous sommes toujours aussi démunis devant les fanatiques de tout poil, la renaissance des intégrismes, l'explosion de la violence provoquée par quelques malheureuses caricatures pour prouver, comme dirait Voltaire, que la religion du Prophète est incompatible avec le terrorisme. S'il y a un remède à cette « fureur infernale », c'est l'esprit des Lumières : le contraire du dogmatisme et de l'intolérance.

POUR ALLER PLUS LOIN

Salaün F., 2011. *Les Lumières. Une introduction*, Paris, PUF, coll. « Licence Lettres », 265 p.